

visitaient sans cesse ou lui écrivaient. C'est là qu'il composa ses petits poèmes, ses épîtres, ses épithalames et ses panégyriques, remarquables par une sorte de philosophie douce et résignée. Ce n'est pas encore le christianisme bien pur, car ses écrits offrent un étalage déplacé et suranné de toutes les vieilleries de la mythologie ancienne. On n'y trouve toutefois pas un mot de regret pour ses grandeurs, si rapidement oubliées ; surtout au contraire cette égalité d'âme que les philosophes ont tant vantée. Sous sa phrase un peu tourmentée et chargée d'afféterie, respire un sentiment vrai, une sagesse simple et sans efforts. Il est déjà plus chrétien qu'il ne le paraît ; on ne saurait assez louer cette pureté d'affections de famille, cette douceur qui rendait la vie de Sidoine si commode et si agréable à ses amis, à ses serviteurs et à tous ceux qui l'entouraient.

En 467, Athénius, étant parvenu à l'empire, ordonna à Sidoine, qui était alors à Lyon, de se rendre à Rome. Le poète, qui avait d'importantes demandes à faire pour l'Arvernie, obéit avec empressement. Il nous a laissé, dans une de ses lettres, une relation curieuse de son voyage à travers les Alpes, sur le Tessin et au bord des fleuves de l'Italie. Mantoue lui rappelle Virgile ; Rimini, la révolte de César, et Fiano, la mort d'Asdrubal. En traversant la Toscane, il tombe malade d'une fièvre maligne. « Avant d'atteindre le Pomerium, dit-il, je me
 « prosternai sur le sol triomphal des apôtres, et je sentis
 « tout à coup se dissiper la langueur qui accablait mes
 « membres. Après avoir éprouvé d'une manière si miraculeuse l'assistance du Ciel, j'entrai dans une hôtellerie
 « dont j'ai loué une portion, et c'est là que maintenant je
 « t'écris de mon lit ; je prends un peu de repos avant de
 « me présenter aux portes tumultueuses du prince et des